



## LA RÉALITÉ DERRIÈRE LES MURS DE JAMIOULX. TÉMOIGNAGES EXCLUSIFS

La prison, ce n'est pas le Club Med et cela s'entend fort bien. Mais dans un Etat de droit, il est tout à fait intolérable qu'elle soit ce que nous décrivent ces ex-détenus rencontrés par Paris Match. Ils ont tous séjourné au sein l'établissement pénitentiaire de Jamioulx (Charleroi). Toutefois, cette enquête aurait pu se diriger vers une autre prison, car c'est bien un système qui est en cause, une politique de désinvestissement dans la justice menée par une succession

de gouvernements belges. Glanés au gré de multiples rencontres, les propos de ceux qui ont vécu un « prison break » en bord de Sambre sont très inquiétants. Où il est question de trafics divers, de peur et d'humiliations, de règlements de compte et de passages à tabac entre détenus, de consommation de drogue dure en cellule, de promiscuité, d'oisiveté, de passe-droits, de corruption de fonctionnaires, de nourriture infecte, d'hygiène défailante, de rats et de cafards...

*Un document : la prison de Jamioulx en 2001. Depuis, celle-ci a bénéficié de rénovations. Mais la vie s'y est dégradée : selon les témoins rencontrés par Paris Match, ce qui se passe derrière les grilles est interpellant à plus d'un titre, au moment où les gardiens paralysent les prisons de Bruxelles et de Wallonie avec une grève importante.*

# LA VIE DANS UNE PRISON BELGE



# « POURVU QUE VOUS AYEZ DE L'ARGENT, TOUT EST POSSIBLE ! »

UNE ENQUÊTE DE MICHEL BOUFFIOUX

**A**lain témoigne : « Avant la prison, je ne consommais pas de drogues. Quand j'en suis sorti de Jamioulx, j'étais devenu héroïnoman. J'ai dû me soigner, prendre de la méthadone. Cela a été difficile. » Quand vous racontez l'histoire de cet homme à des anciens détenus ou à des gardiens de Jamioulx, personne n'est surpris. « A force de voir la norme se déplacer au quotidien, vous ne vous rendez plus compte qu'elle n'est plus à la bonne place », résume un agent pénitentiaire. Il serait bien hypocrite de blâmer ce gardien qui fait ce qu'il

peut dans un système qui dysfonctionne de manière bien plus générale. La Belgique est en effet un pays où l'on trouve plus facilement de la drogue dure dans les prisons que dans les rues. Un fait qui est appréhendé par les autorités fédérales comme une fatalité, voire une sorte d'appendice inévitable de l'enfermement. On

constate une illustration inquiétante de cette politique de l'autruche sur le très officiel site [www.justice.belgium.be](http://www.justice.belgium.be), où l'autorité prend d'abord soin de se dédouaner en expliquant que le problème a souvent commencé en dehors de ses murs : « Une étude montre que deux détenus belges sur trois ont déjà consommé une drogue illégale. » Mais elle reconnaît que « dans les prisons mêmes, c'est un détenu sur trois qui est concerné » et que « parfois ils ne commencent à s'essayer à la drogue qu'en prison, pour se détendre, pour oublier les problèmes ou pour tuer le temps ». Il est même admis officiellement que des drogues dures sont accessibles : « Après la prise de cannabis, la consommation d'héroïne et l'usage illégal de médicaments sont les plus fréquents. » Ce qui implique inévitablement des trafics, car il faut bien que la drogue arrive jusque dans les cellules, chose admise aussi sur ce site par cet euphémisme : « En effet, la prison

n'est pas entièrement coupée du monde extérieur. » L'ambition affichée n'est pas de supprimer ce fléau, mais d'en limiter l'impact.

Une politique criminelle qui conduit à une forme de laxisme. Lequel est illustré par les récits de Robert, Alain, Eric et Georges. Ces ex-détenus sont tous passés par Jamioulx. Ils ne se connaissent pas. Nous les avons rencontrés séparément. Leurs prénoms sont fictifs. Une précaution seulement médiatique : leurs témoignages vidéo-enregistrés pourront, le cas échéant, être produits en justice. Ces hommes décrivent ce qu'il y a de concret derrière la communication institutionnelle qui banalise. En écho à Alain, cité

**« APRÈS LA VISITE, ON EST FOUILLÉ MAIS PAS TOUT LE TEMPS. SI ON EST BIEN VU, ON PASSE CE QU'ON VEUT ! MOI, JE CACHAIS FACILEMENT DE L'ARGENT DANS MA BOUCHE. D'AUTRES UTILISENT LEURS PARTIES INTIMES POUR DISSIMULER CE QUI DOIT L'ÊTRE... »**

plus haut, Robert raconte : « A Jamioulx, la drogue traverse toutes les cellules. Même dans la mienne, elle est passée. Les interrupteurs étaient escamotables. L'argent aussi passait par là. » Georges renchérit : « L'héroïne, elle est partout. A vrai dire, il y a toutes les drogues, mais ce que l'on peut avoir le plus facilement, c'est un joint ou de l'héroïne. » Eric étaye : « Des stups, on m'en a proposé à plusieurs reprises, du haschich, mais aussi de l'héroïne. Pendant un temps, j'ai partagé ma cellule avec un héroïnoman qui consommait sa drogue devant moi. Cela se voit quand quelqu'un est sous l'influence de cette drogue, mais personne ne dit rien. » Georges ajoute : « Tout le monde sait ce qui se passe ! Il n'y a pas de prises de tête à Jamioulx. Cela passe de cellule en cellule. C'est visible. Tout le monde sait qu'il y a du business et partout. On va rarement au cachot pour des faits de drogue. » A propos des raisons de cette tolérance,

Georges a sa petite idée : « Il vaut mieux qu'un détenu soit drogué par un moyen ou un autre. Il est plus calme. » Alain complète le tableau : « Il y a aussi les médicaments, on vous en donne autant que vous le voulez. Du Séroquel. De tout. Ça casse. On devient une loque. » Georges confirme : « Les Diazépam, ils les donnent par kilos. Il suffit de dire : "Je ne suis pas bien." »

Comment entre la drogue dure ? « Par la visite ! » affirme Robert. « Pourtant, quand on s'y rend, c'est habillé d'un vêtement sans poches. Et quand on en sort, on est fouillé. Mais cela rentre quand même. » Eric ne dit pas autre chose : « On doit se changer dans un vestiaire. Sur un cintre se trouve le pantalon nominatif. Sans poches. Mais comme pour beaucoup de choses à Jamioulx, la suite se passe à la tête du client. La drogue, elle se cache dans le slip et dans les chaussettes. On ne fouille pas tout le monde de la même manière. » Alain appuie le propos : « Après la visite, on est fouillé, mais pas

tout le temps. Si on est bien vu, on passe ce qu'on veut ! Moi, je cachais facilement de l'argent dans ma bouche. D'autres utilisent leurs parties intimes pour dissimuler ce qui doit l'être... »

La drogue n'est qu'une manifestation d'un syndrome plus général. Agé d'une soixantaine d'années, Robert a découvert récemment l'univers carcéral. Il en est sorti avec une conviction forte : « Pourvu que vous ayez de l'argent, tout est possible ! » Georges a des mots presque identiques : « On peut tout faire avec l'argent. » Et Alain aussi : « Avec l'argent, tu fais ce que tu veux. » « En termes de confort, beaucoup de choses sont liées à l'argent. Que ce soit pour acheter ce qui est vendu via la prison ou ce qui circule dans le marché parallèle », explicite Eric. Alain ajoute : « Si vous voulez un écran plat, c'est possible. » Et Robert dit : « Si vous voulez manger du filet pur avec des petits légumes, c'est possible. » « En fait, on retrouve les inégalités sociales derrière



Alain : « Mon pire ennemi, je ne voudrais pas l'envoyer là ! »

les murs », complète Eric. « Pour celui qui n'a que le revenu d'indigent (40 euros par mois), ce n'est pas évident du tout. Tout partira dans l'achat de son droit de regarder la télé, de son dentifrice, de son gel douche et de son papier WC. »

« En plus, il y a un trafic là-dedans ! Les gardes ne peuvent pas l'ignorer », continue Robert. Il détaille : « Il y avait un petit trou, tout au-dessus dans la cellule. Les détenus avaient démonté les grilles pour faire passer le "yoyo", soit une chaussette qui transporte toutes les marchandises : tabac, cannabis, d'autres drogues. Tout cela se passe au vu et au su de tout le monde. » Alain étaye : « Avec des bouts de draps de lit, des essuies, le "yoyo" passe (aussi) de fenêtre en fenêtre. Il y a des caméras dans la cour. Les matons peuvent voir ce qui se passe. De temps en temps, cela leur prend d'attraper un "yoyo", mais pas souvent. » Eric confirme : « Il y a des caméras dans le préau. Pour ne pas voir le "yoyo", faudrait être aveugle, mais personne n'en a rien à faire. »

Robert reprend : « Vraiment, tout est possible ! Il suffit de payer. Les GSM sont officiellement interdits, mais la première chose qu'un détenu vous demandera quand vous arrivez à Jamioulx, c'est : "Tu veux un téléphone ? C'est 150 euros"... » Pour Eric, une telle proposition est venue après quelques jours : « Je pouvais choisir un portable basique ou quelque chose de plus sophistiqué avec la 4G, c'est étonnant. On doit passer par un détecteur de métaux après la visite, c'est

donc techniquement impossible que les GSM rentrent par là. » De la corruption ? Georges affirme que « les GSM, cela ne peut passer que par un gardien. On sait à qui il faut demander. » Robert ajoute : « C'est un monde hors-la-loi. Par exemple, je voulais un rasoir électrique. J'ai fait la demande via la filière normale, mais elle n'est jamais arrivée à la direction : il fallait l'acheter par une autre voie. Il y a des détenus qui gagnent bien leur vie, ils sortent plus riches que quand ils sont rentrés. » Un constat que partage Alain, lequel ajoute : « Quand tu vois certaines cantines (NDLR : des listes de courses) arriver, tu te demandes comment c'est possible de mettre tout ça dans une cellule. Je ne comprends pas comment la prison ne voit pas le business qu'il y a ! »

La promiscuité est largement évoquée : « Ma première journée en prison, je l'ai passée avec un codétenu qui puait », dit Robert. « Le lendemain, on m'a accordé de transiter vers une autre section, où je me suis retrouvé avec un type ordonné et propre. Ce n'est pas un détail quand on doit vivre à deux dans un espace d'une dimension de 9m<sup>2</sup>, en ce compris les meubles, le WC et un évier. Ce l'est d'autant moins dans un local où la fenêtre ne s'ouvre pas et où vous retrouvez avec un fumeur ! La seule aération consistant en une petite grille perforée : 87 petits trous de 7 mm. » Eric confirme le propos : « En 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> section, les fenêtres ne s'ouvrent pas. En dessous de la fenêtre, il y a une grille avec une espèce de manche qui se

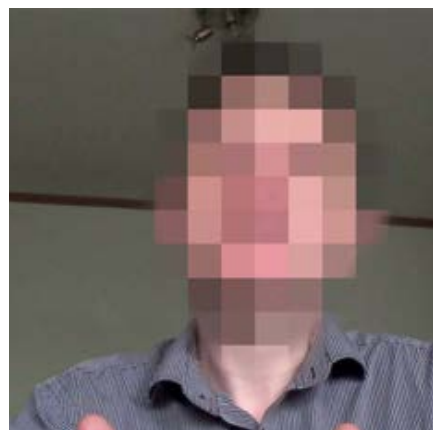
tire. Voilà l'aération ! Ce n'est pas suffisant. Il n'y a pas d'air qui passe. Quand on fume, il fait tout de suite tout bleu dans la cellule. »

Cet inconfort est variable. Selon les moments, comme l'explique Alain : « Il y a trois ou quatre ans, la prison était surpeuplée. Il nous est arrivé de survivre à quatre, cinq ou six dans des cellules qui semblent déjà petites quand on s'y trouve à deux. De ce point de vue, je crois que cela va mieux pour ceux qui sont là aujourd'hui. » Mais le confort varie aussi selon la section où l'on se trouve dans cette prison construite en carré, dont toutes les cellules ont vue sur les préaux de promenade. Selon Alain, mais cet aspect de son témoignage est contesté par des gardiens de Jamioulx<sup>(1)</sup>, « Il y a des endroits moins bons que d'autres. Du temps où j'étais là, on parlait du "Bronx" et de "Beverly Hills". Le "Bronx", c'est la 5<sup>e</sup>, la 7<sup>e</sup>, la 8<sup>e</sup> et la 9<sup>e</sup> section. C'est là que tu es mis quand tu es en préventive ou dans les premiers jours de ta peine. On y trouve les pires détenus et c'est plus sale. Côté "Beverly Hills", c'est un autre monde : on nettoie tous les jours, les gars qui sont là ont du fric. Les cellules sont ouvertes et bien aménagées. »

Qui ne se ressemble pas ne s'assemble pas... sauf dans cet univers très particulier. Robert : « En cellule, je me suis d'abord retrouvé avec un pédophile. Moi, j'étais là pour une affaire financière. Si je puis l'exprimer ainsi, je ne pensais pas qu'on mélangeait les genres... A partir

(Suite page 72)





Georges : « Dans le préau, il faut être large d'épaules. Quant aux gardiens, ils doivent avoir un certain courage pour intervenir. »

du moment où l'on vous met en cellule avec un pédophile, il ne faut pas cinq minutes pour que toute la prison le sache. Et là, vous êtes déjà en danger. » Alain confirme : « Je suis rentré là pour des faits de roulage. Des défauts d'assurance et de permis. Je n'ai jamais tué quelqu'un. Je me suis retrouvé en cellule avec des meurtriers. Il y en a un qui s'est poignardé devant moi. Je n'avais jamais vu cela. J'étais terrifié. C'est à partir de là que je suis entré en dépression... Une autre fois, on m'a mis avec un gars qui avait attaché une personne à un arbre, l'avait torturée et mutilée... Je suis aussi tombé

sur un schizo. Des gars comme cela, on ne sait jamais comment ils vont réagir. Il faut toujours être sur ses gardes. J'ai passé des nuits au cachot pour éviter de me retrouver avec certains détenus. Il ne faudrait pas mélanger tout le monde ! » Un avis que ne partage pas Georges : « Si on regroupait les plus violents, ce serait encore plus dangereux. »

Abordant cette question de la violence, Robert affirme qu'« il faut se balader partout avec le jugement disant que vous n'êtes pas condamné pour des faits de pédophilie. Sans cela, vous vous faites massacrer. » Il raconte aussi ces faits effrayants : « Depuis ma cellule, j'ai vu un type se faire tabasser à coups de pieds dans le préau. Comme moi, il était plus âgé que la moyenne et, sans doute, il n'avait pas le bon papier. On lui a brûlé sa barbe, on l'a déshabillé. Un type voulait lui couper une veine pour le tuer (il montre l'artère fémorale). Le type, il avait sa mâchoire à gauche et son nez à droite. Ses dents ont été tapées à l'égout.

Il y avait une mare de sang. Aucun garde n'est intervenu avant que tous les détenus soient rentrés de cette "promenade" Le corps était déjà par terre depuis un quart d'heure quand il a été récupéré. Pas mort, mais... Après cela, je me suis dit : "Si je sors, je meurs." J'en avais vu assez pour ne jamais avoir envie de mettre les pieds dans le préau ! »

Eric confirme que « le préau, ce n'est pas conseillé pour tout le monde » et qu'il vaut mieux s'y rendre avec le « bon papier » expliquant les raisons de sa présence en cette prison. Alain aussi : « Il vaut mieux disposer de papiers pour dire que tu es rentré pour des faits de drogue, de roulage ou autre. Si on te considère comme un pédophile, tu es foutu. Un type s'est retrouvé tout nu dans le préau. Ils ont couru après. Tous les détenus se sont mis dessus et ils l'ont tabassé. Le temps que les gardiens arrivent, dix minutes s'étaient déjà écoulées... » Eric raconte une histoire similaire : « Ce jour-là, je travaillais

**« JE SUIS RENTRÉ LÀ POUR DES FAITS DE ROULAGE. DES DÉFAUTS D'ASSURANCE ET DE PERMIS. JE N'AI JAMAIS TUÉ QUELQU'UN. JE ME SUIS RETROUVÉ EN CELLULE AVEC DES MEURTRIERS. IL Y EN A UN QUI S'EST POIGNARDÉ DEVANT MOI. JE N'AVAIS JAMAIS VU CELA. J'ÉTAIS TERRIFIÉ »**

à la bibliothèque. J'ai vu un détenu qui courait tout nu dans le deuxième préau. Plus tard, j'ai appris que cet homme était en préventive pour des faits de mœurs. Je ne sais pas comment on l'a forcé, mais cela a duré une heure, en plein hiver. Une heure, avant qu'il soit mis fin à ce drôle de manège par un chef de section. »

Comment expliquer la lenteur des interventions ? Robert estime qu'« un petit groupe de détenus tient tout : il n'y a aucune force à l'intérieur qui ose intervenir. C'est une zone de non-droit. » Alain, qui a séjourné plus longtemps à Jamioulx, est plus nuancé : « Les agents ont peut-être peur. Et je peux le comprendre. Quand il y a cinquante détenus dehors et qu'ils ne sont que quatre... Il y a la peur de sortir, la peur des représailles parce qu'il y a des couteaux qui voyagent, parce qu'il y a des lames de cutter sur des broches à dent... Un accident est vite arrivé. » Eric prend la défense des gardiens : « Ils sont en sous-effectif, c'est criant. Ils doivent attendre du renfort

pour se lancer. S'ils étaient plus nombreux, le délai d'intervention serait plus court. » Georges dit qu'il n'aimerait pas se trouver à leur place : « Ils devraient disposer d'un groupe d'intervention spécial pour ce genre de situations. » Mais Robert en rajoute : « Un type qui était dans la cellule juste à côté de la mienne a aussi passé un mauvais quart d'heure. Encore une histoire de détenus ! Dans les films américains, vous voyez un meneur de la mafia avec des gens derrière lui. Disons, ses exécuteurs de basses œuvres. A Jamioulx, c'est identique... » Et Alain confirme qu'« il y a des clans, des gens qui règlent de comptes ». Un exemple ? « Si tu retiens quelque chose qui passe d'une cellule à l'autre par le "yoyo", tu es foutu. Ils t'attrapent dans les douches. J'en ai vu, des personnes qui sortaient en sang de cet endroit. »

Eric évoque des « différences de traitement entre les détenus » : « Il y a des chouchous des gardiens. Je pense notamment à un baraqué qui peut crier tout le temps, taper dans sa porte, insulter, casser sa cellule. On ne lui dit rien. Un membre de sa famille joue les récupérateurs de créances, fournit des choses et règle des comptes à la demande de X ou Y. » Georges confirme : « Il y a des détenus qui sont privilégiés. Le gardien ne va pas se frotter à ceux qui appartiennent à la

grosse criminalité et qui ont encore des amis dehors. Le détenu qui n'a pas de visites et pas d'argent, certains surveillants vont plus l'ennuyer, moins le protéger. En ce qui me concerne, les choses se sont mieux passées quand ils ont vu que j'étais défendu par un ténor du barreau de



Robert : « Les gens qui séjournent trop longtemps dans cet univers, la justice, ils n'y croient plus. »



Eric : « Il n'y a rien de constructif. On fait du blabla autour de la réinsertion, mais c'est du vent complet. »

Charleroi. » Selon Alain, une violence institutionnelle s'exerce parfois de manière plus pernicieuse : « Je l'ai constaté. Il arrive que des matons désignent des détenus à la vindicte d'autres détenus. Cela se fait très simplement : "Tu sais, celui-là, il a fait ceci ou cela." Il peut s'agir de régler un compte privé avec une personne emprisonnée pour des faits qui concernent la famille ou des amis d'un gardien. »

« Certains gardiens sont corrects, mais d'autres sont humiliants », s'indigne Robert. « En plus de la sanction pénale, doit-il y avoir l'avalissement ? J'ai entendu des insultes. Une gardienne disant à un détenu : "Dans ton cul !" Un de ses collègues lançant : "Il n'y a plus de papier ? Tu n'as qu'à faire comme les Arabes, avec une bouteille d'eau." Cela dit, même entre les gardiens, ils se parlent comme des chiffonniers. Il y a une haine entre des gens qui travaillent dans des sections et des niveaux différents. Je ne mets pas tout le monde dans le même sac mais, parmi eux, il y a des sales types. Il y a des complicités douteuses pour certains, de la peur pour d'autres. Sans doute aussi de la résignation. » Des gardiens qui ne s'entendent pas entre eux ? Alain confirme : « Ils se taperaient bien dessus. Il y en a qui font trop la loi et d'autres qui sont trop cool. » Georges tempère : « Il ne faut certainement pas généraliser. Il y a des gens bien qui méritent d'être connus parmi les gardiens. Des gens qui sont psychologues, qui vous parlent utilement quand se pose un problème. » Alain ne le nie pas, mais insiste sur le fait qu'il y a aussi « ceux qui te disent : "Si tu veux être bien vu, tu fais ceci ou cela. Et je fermerai les yeux sur le téléphone qui est caché là"... », avant plaider les circonstances atténuantes : « Leur boulot est loin d'être évident.

Ils doivent subir des insultes, des hurlements, voire des menaces. Moi, je comprends qu'ils en aient marre. »

D'autres thèmes reviennent souvent dans la bouche de ces ex-détenus. Robert évoque « une nourriture infecte, à base de boîtes réchauffées ». Il détaille : « A force de manger des haricots sauce tomate, on se croirait parfois dans un bon vieil épisode de "Lucky Luke" ! Depuis deux ans, il y a une nouvelle cuisine, mais elle n'est pas utilisée. Exemple de repas du soir : un œuf cuit dur. Point final. Le pain est déjà sec quand on le reçoit. » « C'est vrai que ce n'est pas terrible. Le soir, cela peut être aussi une petite barquette de riz au lait avec du pain », explique Eric. Et Alain ajoute : « Quand j'ai séjourné à Jamioulx, il y a quatre ans, j'ai travaillé dans les cuisines. Point de vue hygiène, c'était vraiment lamentable : il y avait des souris, des cafards. Y travaillaient des gens qui n'avaient jamais été cuisiniers. C'était vraiment n'importe quoi. » Cela dit, un repas n'est pas l'autre, car on sait cuisiner dans chaque cellule. « C'est un grand avantage de disposer d'argent pour acheter les bons produits à la cantine », confirme Georges.

Ils parlent aussi d'une oisiveté pesante. Robert dit : « Là où je me suis retrouvé, mis à part les sorties en préau et les douches, on restait en cellule. Dans le couloir où j'étais, la vie du détenu se résumait à 22 heures d'enfermement sur 24. Quasiment 24 heures pour moi, puisque j'évitais le préau. » Eric confirme : « Dans les 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> sections, ces sections fermées où on est installé quand on arrive à Jamioulx, on reste enfermé quasiment 24 h sur 24. A part

le préau et la douche, il n'y a rien à faire. Il y a quelques boulots rémunérés, mais ce n'est pas facile de les obtenir. Moi, j'ai fait des trucs bénévolement pour ne pas rester entre quatre murs. »

Ils se plaignent aussi de l'hygiène. « Les douches, c'est très rapide. On vous donne le signal, vous courez, vous vous déshabillez, vous vous lavez. Faut aller vite. Et ce n'est pas quotidien. Plutôt un jour sur deux. Quand on veut bien. Il y a des coupures d'eau », raconte Robert. Georges garde lui un souvenir horrifié de certaines petites bêtes envahissantes : « Cela grouille de cafards. Si vous abandonnez votre tasse de café, le temps de vous retourner pour prendre du sucre, il y a des chances de voir flotter quelque chose dedans. » Eric a été impressionné par de plus grosses bêtes : « La cour est infestée par les rats. Ils sont grands. Vous voyez les trous qu'ils laissent dans ce qui reste de pelouse. La nuit, ils sortent et ils vont dans les poubelles, car elles se trouvent là où les détenus se promènent. On pourrait les mettre dans la voie qui sépare les deux préaux, mais soit... » Alain évoque le fait que « des restes de nourritures sont régulièrement jetés par les fenêtres de certaines cellules », ce qui est sans doute apprécié par les rats. Mais pas seulement : « Il y a aussi des corbeaux qui viennent pour se nourrir. Je n'en ai jamais vu autant. » ■

(1) Selon des gardiens de Jamioulx, que nous avons rencontrés, le « yoyo » subsiste mais ne passe pratiquement plus par les fenêtres. En outre, la différenciation « Bronx » et « Beverly Hills » n'est plus aussi pertinente qu'il y a quelques années, en raison de travaux de rénovation.



L'ex-détenu Alain : « Le boulot des gardiens est loin d'être évident. Je comprends qu'ils en ont marre. »



# LES REPRÉSENTANTS SYNDICAUX DES GARDIENS «L'HÉROÏNE, LA COCAÏNE... TOUT RENTRE!»

PAR MICHEL BOUFFIOUX

*Laurent Remy est responsable de la cuisine au sein de l'établissement pénitentiaire de Jamioulx.*



Pour contrebalancer les témoignages des ex-détenus de Jamioulx, nous avons proposé à la directrice de cet établissement pénitentiaire d'exprimer son point de vue. M<sup>me</sup> Catherine Antoine a décliné cette offre. Ce n'est pas le cas des représentants syndicaux des gardiens. Si certains de leurs propos nuancent ou contredisent la parole d'ex-prisonniers, ils ne sont pas les plus nombreux. Sur beaucoup de choses, les constats de carence se rejoignent des deux côtés des barreaux!

Dans l'ordre, nous avons devant nous un vert, un rouge et un bleu. Au sein de la prison de Jamioulx, ces représentants du personnel travaillent, pour le premier dans la cuisine, pour le second en tant que chef de section, le troisième dans le service technique. Laurent Remy, Jean-Marie Marlet et Thierry Jallay connaissent tous les recoins de cette prison. Bien sûr, ils nous parlent d'abord de leurs revendications, des raisons de la colère des agents qui a débouché, dans toute la partie sud de la Belgique, sur un mouvement de grève de grande ampleur.

Leur revendication principale se résume aisément. Ils disent qu'on leur en demande toujours plus avec de moins en moins de moyens. Il y a déjà eu une réduction de la masse salariale de 2 % en 2013 et une réduction supplémentaire (de 10 %, avant négociation) pourrait encore intervenir. Pour eux, la coupe est pleine : encore moins d'effectifs et cela aura des conséquences trop dommageables, en termes de conditions de travail, de sécurité mais aussi au regard des conditions de détention.

A propos de la drogue omniprésente derrière les murs de Jamioulx (mais c'est le cas aussi dans d'autres prisons), les gardiens ne feignent pas l'ignorance : « L'héroïne, la cocaïne... Tout rentre ! » Selon eux, 95 % de la drogue présente en prison passe lors des visites. Une fatalité ? Pas du tout. « Pourquoi ne pas installer des scanners comme à l'entrée des aéroports américains ? Tout le monde y passerait, visiteur, personnel. Rien ne peut leur échapper. En fermant la porte d'entrée, on résoudrait en une fois le problème et toutes les conséquences qui y sont liées à l'intérieur ! Bien sûr, il faudrait investir dans l'achat du matériel. » Simple et évident ? Oui... Mais, pour l'heure, les prisons belges se contentent de détecteurs de métaux et de fouilles qui n'explorent pas certaines cavités corporelles.

Dans ce contexte surréaliste (parce qu'on met tout de même des gens en prison pour trafic de drogue), le fait que

l'on consomme de l'héroïne en cellule n'est pas nié, le fait que les gardiens peuvent parfaitement s'en rendre compte dans le regard défoncé de certains de leurs pensionnaires non plus. Sentiment de résignation ? « On est habitué à voir ce malheur-là. Quand le personnel est en suffisance, on fouille, on cherche les stupéfiants. C'est une gangrène, une source d'insécurité. Il y a des détenus qui sont complètement fous derrière leur porte. Un jour, ils vous disent : "Salut chef, ça va ?" Et le lendemain, ce sont de tout autres personnes, qui sont prêtes à vous égorger parce qu'elles sont complètement sous influence. »

Quant au « yoyo » qui transporte toutes les marchandises, il fait bel et bien partie du paysage. Bien que celui-ci, précisent nos interlocuteurs, circule de moins en moins par les fenêtres. Car, comme le disait un de nos témoins, dans certaines cellules rénovées les fenêtres ne s'ouvrent plus (celles où l'aération se fait par une grille). Les autres passages de « yoyo » évoqués, via le système d'aération vers le préau, d'un étage à l'autre, via les interrupteurs escamotables sur le même étage, ne sont pas niés par les surveillants. Les GSM interdits mais très présents ? Confirmé aussi. « Les GSM sont de moins en moins détectés par les portiques. Tout le monde peut en passer », nous dit l'un des agents. Cela implique-t-il des complicités dans le personnel ? « Il y en a peut-être », dit l'un de nos interlocuteurs. Mais l'un de ses collègues tempère aussitôt. « C'est comme avec la drogue, un agent se fait alpaguer tous les dix ans. Il y a un infime pourcentage d'agents véreux. C'est comme cela dans tous les métiers. »

A propos de l'inconfort allégué des cellules, les gardiens relativisent. L'un d'eux nous dit : « Il y a cinq ans, Jamioulx était un "hôtel une étoile", mais avec les rénovations qui se poursuivent, on peut désormais parler d'un "quatre étoiles" ». Le fait que cinq détenus aient pu séjourner dans une cellule de 9 m<sup>2</sup> appartient au passé. La différence de confort entre ce qu'on appelle encore les ailes « Beverly Hills » et « Bronx », idem. Dans chaque cellule, il y a une télé, un évier, un wc, un frigo avec frigidaire, une taque de cuisson. Les « locataires » n'étant pas toujours regardants, il semble que certaines d'entre elles qui avaient été rénovées sont déjà détériorées dans les 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> sections.

Evoqué par l'ex-détenu Robert qui s'est retrouvé dans la même cellule qu'un pédophile alors qu'il séjournait à Jamioulx dans le cadre d'une affaire financière, le « mélange

des genres » n'est pas contesté. « Nous, on a toujours été favorables à la séparation. Avant, les délinquants sexuels étaient mis à part. Mais une mesure du ministère de la Justice nous impose une non-discrimination entre détenus. » Le fait que cette non-discrimination a débouché sur une sorte de police interne organisée par des détenus est aussi confirmé. Pour avoir accès au préau sans trop de danger, éviter les maltraitances diverses, certains détenus ont effectivement intérêt à porter sur eux un papier officiel attestant des raisons pour lesquelles ils se trouvent à Jamioulx.

Ce qui nous amène aux scènes de violence dans le préau décrites par les ex-détenus que nous avons rencontrés. Les gardiens ne démentent pas l'histoire de cet homme qui fut contraint récemment par d'autres détenus à courir nu dans le préau. « J'en ai entendu parler. Ce ne sont pas les surveillants qui ont fait cela », dit l'un d'eux. A propos d'un autre récit, celui de Robert qui parlait d'un homme tabassé que l'on vient seulement ramasser après la promenade, l'un des syndicalistes a cette phrase ambiguë : « C'est faux, mais cela pourrait arriver. » On comprend mieux le propos lorsqu'il nous est précisé que le préau était jusqu'à récemment surveillé par un gardien dans une guérite mais que ce n'est plus le cas désormais, faute de moyens. Et on se retient de crier au scandale quand on apprend qu'à ce défaut de surveillance lié à des questions budgétaires, s'ajoute le fait que les caméras censées surveiller le préau « dysfonctionnent ».

Le reste de ce que nous entendons sur cette question nous donne à penser que Robert n'a pas menti. Pourquoi cet homme l'aurait-il fait ? Lui qui n'a séjourné que quelques jours à Jamioulx. Lui encore qui n'a rien d'un délinquant habituel, qui aurait des comptes à régler avec l'institution pénitentiaire. Admettant que le scénario d'une bagarre où il ne peut intervenir tout de suite est « réel », les gardiens nous disent, en vrac : « Il n'est pas prévu dans nos statuts et dans nos compétences qu'on intervienne dans un préau », « C'est dangereux quand il y a 70 bonhommes dans le préau », « On n'a pas d'autopompe, de matériel de police, de casques », « Il faut être beaucoup pour intervenir dans le préau et si c'est une bagarre arrangée, il y a aussi des risques de prise d'otages et d'évasion », « On va aller jusqu'à la grille. On a beau hurler sur les détenus pour qu'ils s'arrêtent, filmer pour les dissuader de continuer, menacer... »

A propos de la nourriture, Laurent Remy reconnaît qu'elle n'est pas très bonne. Il ajoute : « On fait du mieux qu'on peut avec ce qu'on a et personne ne meurt de faim à Jamioulx. Ce n'est pas l'envie ou la qualité des gens qui est en cause, mais on travaille dans une cuisine qui est obsolète depuis des dizaines d'années. C'est la Roumanie, ici ! » Un problème incontournable ? Non. Mais une fois encore apparaissent des contraintes budgétaires. En effet, une nouvelle cuisine existe à Jamioulx et selon nos interlocuteurs, elle a coûté des millions d'euros ! « Il n'y a pas un grand chef qui a mieux », nous dit l'un d'entre eux. Mais, mais, mais... on ne l'utilise pas ! Explication ? Elle est plus

*Jean-Marie Marlet et Thierry Jallay connaissent tous les recoins de cette prison.*



grande. Donc, il faut plus d'agents pour surveiller les détenus qui y travailleraient. Et comme l'air du temps n'est pas à augmenter le volume du personnel...

Parallèlement nous est confirmé, si besoin était, que les détenus qui ont de l'argent mangent mieux grâce à tout ce qu'ils peuvent acheter dans diverses cantines. Il suffit de remplir des listes, la livraison est assurée une fois par semaine. « En prison, l'argent achète tout », nous confirme un des gardiens, comme en écho à ces témoignages des détenus publiés dans les pages précédentes. Différences financières, mais aussi différences de statuts entre détenus ? Les surveillants confirment : « Des détenus ont plus de faveurs que d'autres. Les grands noms du banditisme... Si vous avez un ténor du barreau comme avocat et qui vient deux fois par semaine à la prison, vous serez sans doute mieux considéré par l'ensemble de la fonction pénitentiaire. » Les rats, les cafards ? Ils sont bien là. « Une société spécialisée vient quatre fois l'an, mais on n'en arrive pas à bout. » La problématique étant étroitement liée au manque d'hygiène d'un certain nombre de détenus.

L'essentiel de ce qui est avancé dans les témoignages de ceux qui ont été emprisonnés à Jamioulx est ici confirmé. Et il y a aussi accord des deux côtés des barreaux sur ce qui est, en définitive, la question essentielle pour la société : est-ce un environnement qui aide les gens les condamnés à en sortir meilleurs ? « Aujourd'hui, non ! Ce n'est pas suffisant. Le remplissage du bâtiment semble plus important que l'espace qu'on y accorde pour des activités réinsertion et de réhabilitation. » Pour 400 détenus, la prison de Jamioulx offre 25 places de travail. Rien que ce chiffre en dit long. Pour les « oisifs », la conséquence ne serait pas de rester 22 heures sur 24 en cellule, comme nous l'ont affirmé des ex-détenus. Ce serait juste un peu moins. « Outre les visites, les avocats, les médecins, les cours, il y a deux promenades. La première d'une heure et demie le matin, la seconde d'une heure l'après-midi », précisent ces agents.

Enfin, tant que cela dure. Si le gouvernement continue à « rationaliser », « il n'y aura plus assez d'agent pour assurer tout cela et il n'y aura plus qu'une promenade... »

*L'intégralité de cet entretien avec les représentants de gardiens de Jamioulx est accessible en vidéo sur [www.michelbouffieux.be](http://www.michelbouffieux.be)*